

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1 et 2. COSTUME EN LAINE NOIRE (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

es offre de l'Eau
a résultat de cette
gence, laisse bien
Puisque la vue
lectrices de s'en
t, et chez les par-

4, rue de Pen-
vine de la Mode,
robes, costumes,
pour l'automne.

recommandons à
offre une entière
Jacques-Rousseau.

nt souscrire aux
pague, journal
encorement les
d'ourse. Envoi de

QUE

liqueur est sans
ménage. Mettez
ière qualité. Fai-
aussi peu d'eau
etez-y les noyaux
ent ou bien les
es. Le bocal doit
d'eau-de-vie, il
ssez l'infusion se
de ce temps, agi-
titez; s'il est né-
e sucre, suivant
le sera, dès lors,
elle gagnera en

de prunes, mais
ne goût et finesse

cessaire de faire
et beaucoup plus
rès-peu d'eau est

a paru le 1^{er} sep-
tembre :
sone Barberis.
u Centenaire de
paroles de Julius
Voltaire).



3. BANDE DE TAPISSERIE. □ Fond. ■ Blanc. ■ Rouge. ■ Jaune d'or. □ Havane très-clair. □ Havane clair. □ Havane foncé. ■ Havane très-foncé. ■ Noir.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume en laine noire (devant et dos). — Six bandes en tapisserie. — Toilette en faille bronze et étoffe rayée. — Costume en faille ou cachemire bleu. — Robe princesse. — Sept chapreaux d'automne. — Bébé.

SCRÉLÉMENT : Planche de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Costume en laine noire, vu par devant. — Jupe de soie presque ronde, garnie au bas d'un très-haut plissé à petite tête. Longue polonaise boutonnée du haut en bas et garnie d'un seul côté, tout le long des boutons, de quatorze pattes en passementerie, placées un peu obliquement; deux petits glands noirs retombent de l'extrémité de chacune de ces pattes. Grande poche de côté. Manches longues garnies de mêmes passementeries, et terminées par un revers formé d'un bouton.

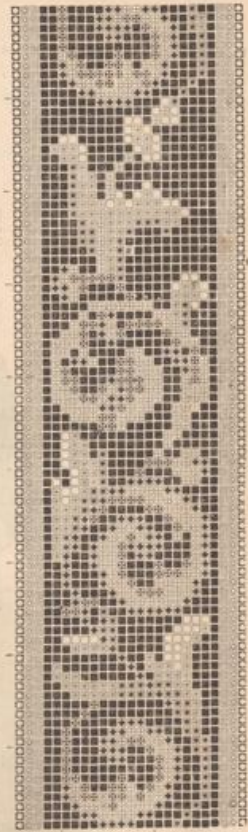
Même costume, vu par derrière. — La polonaise se continue en tunique relevée avec beaucoup de plis de côté et derrière, où elle retombe en deux pans croisés. Le corsage, à part pour les pièces du dos, forme longue cuirasse avec poche de côté et garni dans le dos d'une passementerie formant bretelles prolongées par une seule patte; entre les bretelles, deux passementeries séparées sont arrondies près du cou et un peu basses. — Ce costume vient de la maison Duboy, 11, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

3 à 8. Six bandes en tapisserie. — Ces modèles de tapisserie nous ont été communiqués par M^{me} Thorel, maison de la Religieuse, rue Saint-Denis, 151. Les couleurs sont représentées par des signes différents. Les nuances à employer sont indiquées sous chaque modèle, à côté des signes correspondants. Nos lectrices qui voudraient recevoir ces bandes échantillonnées, peuvent s'adresser directement à M^{me} Thorel.

9. Toilette en faille bronze et étoffe rayée jaune et noire. — Le devant de cette toilette se trouve sur la planche colorée. Derrière, l'étoffe de fantaisie est très-relevée et remonte par-dessus le bord du corsage pour retomber en flots d'étoffe. Le milieu du dos est en étoffe rayée. La garniture de broderie blanche remonte de côté et borde le bas de la tunique.

10. Costume en faille ou cachemire bleu, vu par derrière voir le devant sur la planche colorée. — La jupe est demilongue. La tunique est relevée sous les pièces du dos prolongées en longs pans garnis de broderies et relevés par un bouffant d'étoffe; au bas du dos retombent sur ces pans deux jolis revers garnis de broderie. Le petit tablier vient se perdre sous les pans de la robe.

11. Robe princesse dont la traine mi-longue est formée par une diadème de plis en long sans aucune garniture sortant de dessous les pièces du dos du corsage. De côté, grandes bandes brodées encadrant cette traine; sur la hanche, poches brodées. — Modèle de M^{lle} Noël, rue Saint-Honoré, 161.



4. BANDE DE TAPISSERIE.

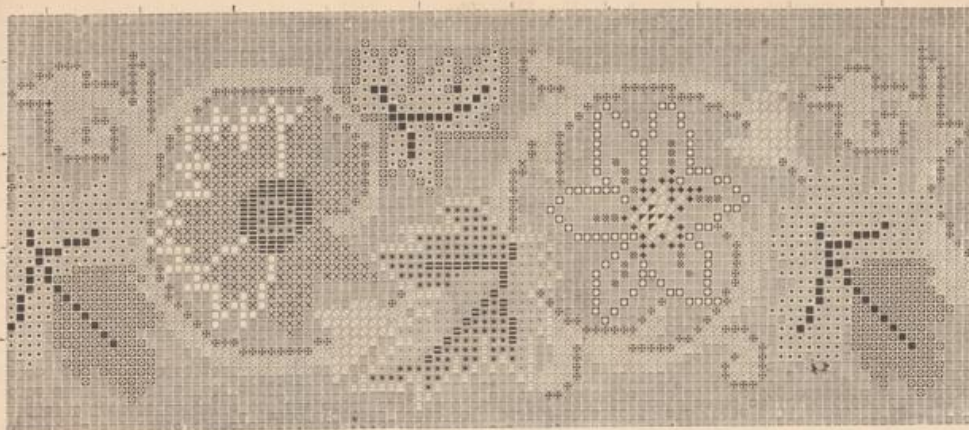
□ Havane foncé. □ Havane clair. □ Jaune. □ Jaune foncé. □ Jaune clair. □ Gris foncé. ■ Corailnet sous jaune d'or. □ Gris clair. □ Soie blanche argentée. ■ Fond bleu clair.

Chapeaux

12. Chapeau feutre brun d'un model assorti d'un feutre d'un de faison.

13. Chapeau jeune fille noir broché lon de velours de la paroi de la face côté, nico

14. Chapeau jeune fille tre leur



5. BANDE DE TAPISSERIE.

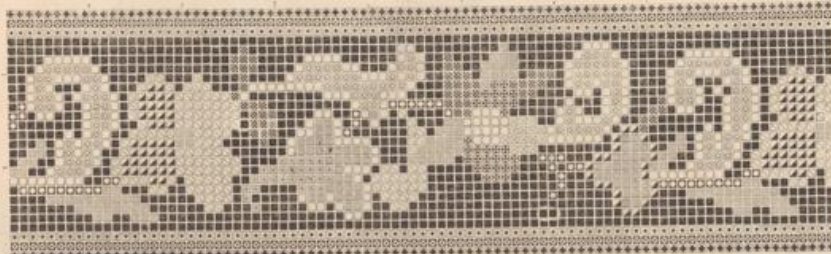
■ Rose très-pâle. ■ Vert passé. ■ Vert passé clair. ■ Rose. ■ Clair. ■ Bleu passé. ■ Bleu passé pâle. ■ Bleu ciel. ■ Lie de vin foncé. ■ Lie de vin clair. ■ Havane. ■ Grenat foncé.
 ■ Havane clair. ■ Jaune. ■ Jaune foncé. ■ Jaune clair. ■ Fond vert d'eau. ■ Blanc.

Chapeaux d'Automne

12. Chapeau en feutre brun garni d'un noeud de velours assorti d'un ton plus foncé et d'une aile de faisan.

13. Chapeau de jeune fille en feutre noir banché d'un galon de velours; bande pareille autour de la forme; sur le côté, aile d'oiseau.

14. Chapeau de jeune fille en feutre brun clair garni



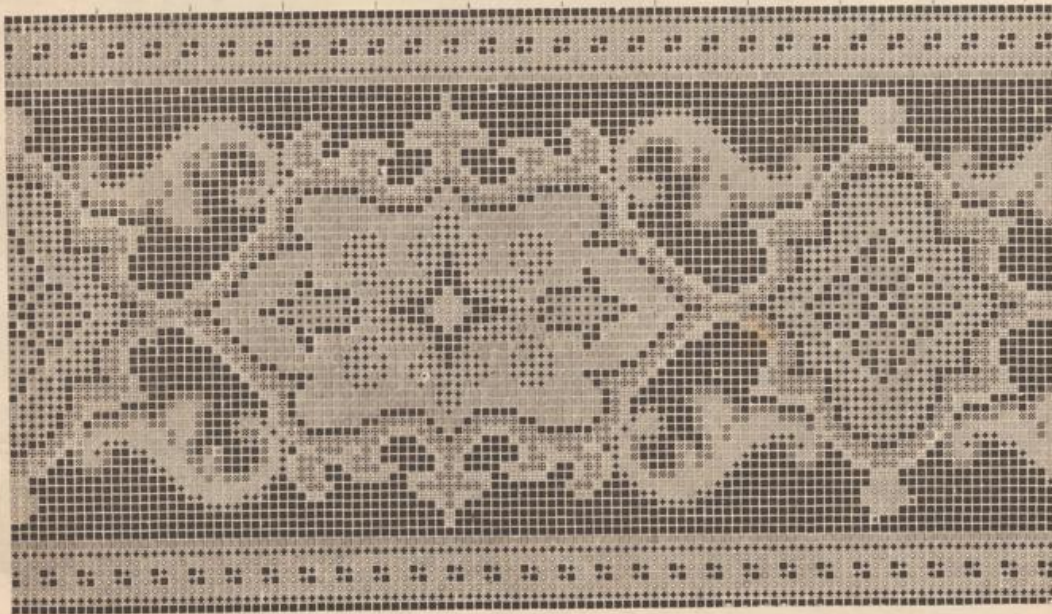
6. BANDE DE TAPISSERIE.

■ Havane très-clair. ■ Havane clair. ■ Havane. ■ Orange. ■ Orange pâle. ■ Rose. ■ Rose pâle. ■ Bleu pâle. ■ Gris. ■ Vert foncé. ■ Vert clair. ■ Jaune. ■ Jaune foncé. ■ Jaune clair. ■ Fond noir.

d'un noeud en faille brune et de plumes de même nuance.

15. Chapeau de feutre noir avec diadème en velours noir et torsade pareille. De côté, noeud de faille d'où s'échappent des plumes de coq avec petite tête d'oiseau; en arrière, touffe de plumes d'autruche. Brides en faille noire nouées sous l'oreille.

16. Chapeau de feutre gris garni de velours noir. Devant, touffe de plumes et petit oiseau



7. BANDE DE TAPISSERIE.

■ Noir. ■ Soie jaune d'or. ■ Havane. ■ Havane foncé. ■ Havane clair. ■ Bleu foncé. ■ Bleu clair. ■ Vert foncé. ■ Vert clair. ■ Rouge.

dos). — Six bandes
 étoffe rayée. — Coe-
 nance. — Sept cha-

RES

avant. — Jupe de
 très-haut plissé à
 la haut en bas et
 autons, de quatorze
 obliquement; deux
 de chacune de
 longues garnies
 r un revers formé



APISSERIE.
 ■ Jaune clair. ■ Jaune.
 ■ Gris foncé.
 ■ Gris clair.
 ■ Fond bleu clair.

par-dessus le bord
 5. Le milieu du dos
 se blancha remonte

u, vu par derrière
 La jupe est dentée
 des dos prolongés
 levés par un bout.
 ces pans deux jolis
 ent se perdre sous

longue est formée
 garniture sortant
 côté, grandes ban-
 douches, poches bro-
 doré, 16).

aux vives couleurs. Brides de velours noir.

17. Chapeau en faille noire recouverte de broderie de jais. A gauche, oiseau - mouche; plumes d'autruche retombant à droite. Longues brides de dentelle tournées en écharpe autour du cou.

18. Chapeau de feutre gris garni de rubans dessin gris; plumes assorties à la nuance du chapeau et bouquet de fleurs rouges. Bordure de jais. Devant, ruche en crêpe lisse ou tulie blanc. Brides



8. BANDE DE TAPISSERIE.

■ Noir. ★ Soie jaune d'or. ■ Gris foncé. □ Gris. □ Gris clair. □ Soie blanc d'argent. □ Bleu.

en faille grise nouées de côté. Ces différents modèles de chapeaux ont été dessinés chez M^{lle} Gellée, rue du Bac, 36, à Paris.

PLANCHE
COLORIÉE

Elegante toilette en faille ou cachemire bleu clair, garnie de broderies ou dentelles blanches. — Jupe longue; au bas, bande de broderie avec entre-deux pareil, placé à 15 centimètres environ de hauteur. Tunique garnie d'une haute brode-



9. TOILETTE EN FAILLE BRONZÉE ET ÉTOFFE RAYÉE.

10. COSTUME FAILLE OU CACHEMIRE B. EU.

11. ROBE TRINCESSE.

en faille grise
nouées de côté.
Ces différents
modèles de cha-
peaux ont été
dessinés chez
M^{me} Gellée, rue
du Bac, 36, à
Paris.

PLANCHE
COLORIÉE

Elegante toi-
lette en faille ou
cachemire bleu
clair, garnie de
broderies ou den-
telles blanches.
— Jupé longue;
au bas, bande de
broderie avec en-
tre-deux pareil,
placé à 15 centi-
mètres environ
de hauteur. Tu-
nique garnie d'une haute brode-



6^e Année N^o 298

Dimanche 16 Septembre 1877

REVUE DE LA MODE
Gazette de la Famille
13 Quai Voltaire, à Paris

*Coiffures de M^{lle} Noë, 161, r. St-Hippolyte - Coiffes 18, r. de la Poupée
Nouveau, 31, r. de St-André - Coiffes et Tournes de la M^{lle} de St-Luc, 33, r. Vivienne
Coiffures de la M^{lle} Mallard et Martin, 68, R^{ue} de Valenciennes*

rie avec entre-deux
côté; de l'autre, ell
trois hauts volants
flot de rubans de f

Costume en étoffe
feuille bronze. —
d'un plissé en fait
fantaisie; le rang

risé avec entre-deux; cette tunique remonte en biais d'un côté; de l'autre, elle est drapée et retombe derrière, figurant trois hauts volants ornés de la même broderie. Devant, un flot de rubans de faille bleue s'échappe de dessous un tablier

court, terminé en pointe, avec entre-deux et broderie; ce petit tablier serre les hanches en drapant légèrement. Corsage cuirasse très-long, décoré comme la tunique; il est formé devant par deux rangs d'entre-deux, placés entre deux

rangs de broderies. Autour du cou, grand col rabattu, fermé par un nœud de faille et garni de broderies blanches. Manches longues, ornées d'un revers, d'où retombe un petit volant de broderie sur un plissé éventail en étoffe.

CHAPEAUX D'AUTOMNE



12. CHAPEAU EN FEUTRE BRUN.

13. CHAPEAU DE JEUNE FILLE.

14. CHAPEAU DE JEUNE FILLE.

16. CHAPEAU DE FEUTRE GRIS.

15. CHAPEAU DE FEUTRE NOIR.

17. CHAPEAU EN FAILLE NOIRE.

18. CHAPEAU DE FEUTRE GRIS.

Costume en étoffe de fantaisie rayée jaune et noire et en faille bronze. — Jupe longue en faille, garnie tout autour d'un plissé en faille, placé entre deux plissés en étoffe de fantaisie; le rang supérieur est à tête. Tunique en étoffe

rayée, très-longue devant, bordée d'une broderie blanche à dents et très-simplement relevée derrière. Corsage cuirasse en faille, avec plastron-zilet en étoffe rayée, ouvert en carré, avec petit collet Louis XIII, rabattu et fermé au cou par un

nœud à double coque, placé un peu de côté. Le carré est, ainsi que le cou, garni d'un plissé blanc ou d'une broderie. Manches longues, en étoffe rayée, serrées au-dessous du coude par une bande brodée, et terminées par trois rangs

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

— tu n'en as point, — qui possède une fortune bien supérieure à la tienne, ou dont le mari tient au monde officiel, M^{me} de Z..., dis-je, qui est une enfant gâtée, pourra bien s'imaginer que tout cela lui donne dans le monde une valeur supérieure à la tienne et qu'il est bon de te le faire comprendre par ces mille nuances où les femmes excellent. Il va sans dire que M^{me} de Z... est un type qui prend cent formes différentes.

Ici, ma bonne enfant, je suis bien affligée de te le dire, mais ta modestie naturelle et l'humilité chrétienne ne te seraient d'aucun secours. Il s'agit de guérir doucement M^{me} de Z... de sa sottise vanité; pour ce faire, employons l'homœopathie, elle est à la mode, du reste; opérons par l'application des semblables. M^{me} de Z... est désobéissante; — sois un peu désagréable... — elle fait la fière... — sois désagréable... — elle devient légèrement impertinente... — tâche de l'être une petite fois tout à fait et donne sur ses ongles roses. Le tout avec ces formes exquises que tu possèdes du reste si parfaitement.

Tu verras les M^{me} de Z... et tous ses dérivés s'approcher admirablement quand ils auront reconnu leur maître et senti que sous la patte de retour ils y a au besoin une jolie petite griffe. Alors tu pourras redevenir ce qu'il t'aura coûté de ne plus leur aller avec tous, gracieuse, aimable et douce.

Il est bien entendu que toutes ces escarmouches se passent avec ces formes parfaites que donne l'habitude du vrai monde où la moindre nuance est sentie, comprise, appréciée. Savoir dire sa pensée, gaie ou sérieuse, par un mot, un silence, un geste, un sourire, c'est tout un art, esclave délicate dans laquelle bien des femmes sont passées maître, soit par l'effet de l'éducation, soit par ce tact inné dont sont douées les natures fines et supérieures, peu rares parmi elles.

Ainsi, que de nuances dans la manière de saluer! Il y a le salut respectueux, amical, froid, glacé, poli, aimable, impertinent, le demi salut, le quart de salut, l'ombre de salut. On peut saluer de la tête, du cou, de l'épaule, du profil, du menton. Autant de nuances que la musique peut en offrir avec les dièses, les bémols, les pauses, soupirs, demi-soupirs, etc.

Les M^{me} de Z... ont leur pendant parmi les hommes. La vanité est toujours le fond de ces caractères. Il y a, par exemple, la catégorie des aimables railleurs, des ironiques par système. L'aplomb n'a pas leur manquer et en se moquant de tous et de tout, ils s'imaginent dominer et accaparer l'attention, surtout celle du public féminin; on les craint, on les admire; les voilà contents. Mais il peut se faire que leur langue malicieuse attaque ce qui vous touche, ce que vous respectez. Gardez-vous de vous fâcher! Ce serait sottise. Bien au contraire, renchérissez sur eux, prenez le gâlement sur un ton encore plus piquant, retournez leur batterie et tirez sur eux à boulet rouge, toujours en plaisantant. Les voilà ébahis, déconcertés... on ose leur répondre sur le même ton! Leur feu est éteint. Ils n'auront garde de recommencer avec vous, s'avourent la leçon et dorénavant vous respectent profondément. Moralité: dans le monde, pour se faire respecter, il faut avoir bec et ongles.

Qu'est-ce que tu dis de cela, ma belle enfant, un peu trop timide?

Bien à toi.

M. DE S.

L'IDOLE

[Suite]

XV

Les jours succédaient aux jours, les saisons aux saisons. La sécheresse de l'été tarit le cours supérieur de la Veylle, et l'on cessa d'entendre la chanson de l'eau sur les rochers. Vinrent les pluies et les marées de l'automne. La marquise, un matin, cueillit les derniers fleurs des bengales dans le jardin des roses. Les arbres dépouillés ne lui cachaient plus la rivière et le chemin par lequel le comte Maxence était deux fois monté dans le parc.

La cascade roulait avec des bruits de tonnerre et le flot montant se brisait tout écumant contre le barrage. Sur l'autre rive, le dôme vert de la forêt s'était changé en un toit immense de rouille dont, chaque jour, la rafale emportait les débris. Il y avait alors plus d'un an que Myriam avait quitté Kernooveny, plus de six mois s'étaient écoulés depuis qu'elle était marquise de Verteltes.

Ce même matin le baron Hector, qui n'avait pas quitté Saint-Hélène, se trouvait assis près de M. de Verteltes, dans le grand salon, devant le foyer. Tous deux regardaient la flamme et ne se disaient rien. De quel sujet auraient-ils parlé d'elle, toujours d'elle. Ils ne la voulaient point.

Le marquis se leva appuyé sur sa canne, et de semaine en semaine plus tremblant; il se mit à marcher ou plutôt à se

traîner le long de la muraille, examinant d'un air à la fois méditatif et moqueur les portraits nombreux qui la décoraient. Le jour, au dehors, était si sombre que, pénétrant par quatre croisées, il éclairait à peine la moitié de cette vaste pièce. Aussi le vieillard, arrivé au fond du salon, appela-t-il son parent à son aide:

— Hector, dit-il, vos yeux ont justement trente-six années de moins que les miens. Venez donc...

M. de Kernooveny obéit:

— Vous plaît-il que je déchiffre l'inscription placée au bas de ce tableau?

— Oh! fit le marquis, en partie seulement. Je sais quel est cet habit de buffle. C'est Méridac de Verteltes, amiral de Bretagne; mais la date?... Je ne peux la lire.

— 1517-1609, lut le baron. C'était presque un centenaire.

— Oui, l'on vit vieux dans notre famille, cela fait quatre-vingt-trois ans.

Tous deux s'arrêtèrent. La même pensée leur livrait assaut. Une mauvaise pensée. Le marquis n'avait pas encore accompli sa quatre-vingt-douzième année... Ce serait donc onze ans de patience imposés à M. de Briey. Treize ans, si l'on y ajoutait les deux années du deuil des veuves.

— Je suis sûr, dit M. de Kernooveny, que cet amiral Méridac, à votre âge, n'était pas plus robuste que vous.

Le vieillard out son sourire faux et saccadé:

— Robuste, moi! dit-il... Mais je tombe en pièces, Hector; mais je crève.

Il retourna vers le foyer et M. de Kernooveny reprit sa place auprès de lui. Le vieillard secouait la tête:

— Hector, dit-il, nous ne valons pas mieux l'un que l'autre: moi je me suis mis à trop aimer la vie; vous, à présent, vous m'aimez trop!

— N'est-il pas bien naturel que je souhaite de vous voir accomplir votre siècle?

— Très-naturel, puisqu'enfin je suis votre genre et que nous avons le malheur de nous comprendre tous les deux.

An même instant, la pluie vint à fouetter les vitres. Certes ils se comprenaient, car ils se regardèrent encore. Cette averse allait ramener la marquise du fond des jardins.

Bientôt, en effet, elle parut, courant avec cette grâce souveraine que la méditation opiniâtre et solitaire, et qu'un ennemi plus pesant que le chagrin, l'ennui, l'implacable ennui, ne lui avaient pas enlevée.

Elle tenait à la main son batin de fleurs cueilli dans le jardin des roses. Elle entra dans le salon. D'un commun accord, le baron et M. de Verteltes s'écartèrent, laissant entre eux une place libre. Myriam vint s'y asseoir. Tous deux alors, se penchant vers elle, et montrant ces roses pâlies, lui dirent en même temps:

— Est-ce pour moi?

Elle eut un triste sourire:

— Partages; reprit-elle.

Ainsi s'écoulaient pour elle une partie des jours et les longues soirées. Eternellement assise entre les deux hommes, elle pouvait s'enivrer à l'aise de l'écho de leur adoration égoïste. Quelquefois elle venait à penser que jamais elle n'avait autrement vécu, que, naïgère, à Kernooveny, elle était heureuse de se sentir la seule aimée, la maîtresse, et si elle l'avait voulu, le tyran de l'âme paternelle, et que ce rôle de petite reine et d'idole alors ne lui pesait point. Ah! ce n'était pas que son père qui avait changé; ce n'était pas non plus qu'elle-même... Son regard s'abaissa vers ce vieillard chaque jour plus débile, enfoncé dans son grand fauteuil, enseveli maintenant dans les plis de cette fameuse douillette de soie qu'il portait si fièrement l'année précédente.

— Comme il s'abaissait! pensa-t-elle. Et, sans le vouloir, comme il m'a trompé!

Non, le marquis de Verteltes n'était pas un saint, puisque ayant conçu la belle idée du sacrifice, il n'avait pas su l'accomplir sans retour et sans regret. Plus l'action avait été haute, plus la chute semblait profonde. Un moment il avait été éclairé comme d'une lumière surhumaine, et c'était maintenant un spectacle misérablement humain qu'il offrait. L'amour de la vie et l'amour de cette fille de son choix et de sa libre tendresse, la passion de voir longtemps encore le soleil de Dieu et celle de se réchauffer à ce pur et vivant rayon de jeunesse qu'il avait introduit dans sa maison longtemps déserte, s'étaient confondus dans son vieux cœur. De ce vieillard qui, six mois auparavant, était encore le plus sage et le plus juste des hommes, ce mélange avait refait un enfant.

M. de Kernooveny, lui aussi, avait vieilli. Des cheveux blancs désormais encadraient sa belle figure sombre. Cependant se trouvait-il malheureux? Non, pour le présent, il avait la crainte de l'avenir et ne tentait point de la chasser, car il savait que ce serait une tentative vaine; il avait le remords du passé et s'acharnait à le combattre; ce n'était pas une lutte moins inutile. Le baron Hector gardait sa fille; mais quand, durant les longues nuits, il venait à se demander s'il occupait toujours la même place dans son cœur, il s'essuyait les yeux dans l'ombre, d'une main, qui tremblait de colère et de fièvre. Ces larmes solitaires sont cuisantes; il ne retrouvait pas le sommeil. Il se levait, se mettait en chasse dès le point du jour, rentrait accablé de fatigue et l'oubliait à l'instant. Son premier mot, en repassant le seuil de ce logis dont il avait fait le sien, était pour demander:

— Où est-elle?

Lorsque le baron Hector était devenu l'hôte d'une maison, tout le monde devait prévoir qu'il en deviendrait le maître. Dans l'agitation où il vivait, il se sentit bientôt un impérieux besoin de distractions nouvelles. Il fit venir de Kernooveny, ses piqueurs, sa meute, ses chevaux, Saint-Hélène se remplit du bruit des trompes et des aboiements des chiens. Il y eut dans le mois de novembre de nombreux rendez-vous de chasse et de grands repas. La marquise devait y paraître, mais une nouvelle arriva qui lui imposait un deuil de quelques semaines. Le donataire de Lusanger venait de mourir en la désignant pour sa légataire universelle. Ce troisième bien, d'un revenu de près de deux cent mille livres, s'ajoutant aux effets de la donation sans réserve consentie par le marquis et à l'héritage de Kernooveny allait faire de Myriam la personne la plus riche de la province comme elle en était la plus belle. Une fortune de princesse. Dans le présent ou dans l'avenir, quatre ou cinq cent mille livres de rente. Cependant, et bien qu'elle eût peu connu la donataire, Myriam parut au repas les yeux rougis pendant quelques jours:

— Cela est bien de pleurer ceux qui nous ont aimés, lui dit un soir le marquis.

Le baron Hector fit entendre quelques paroles inarticulées. Aussitôt il y ajouta une approbation ironique. Il ne pouvait pourtant dire que cela était mal! Mais M. de Verteltes le regarda. Ils se comprenaient encore. Tous deux savaient ce que Myriam ne pouvait tout au plus que devenir: madame de Lusanger avait reçu chez elle le comte Maxence.

C'était même dans le salon de la donataire que Robert d'Avrigné espérait alors rencontrer cet ami qu'il avait failli priver du premier de tous les biens et affranchir du premier de tous les maux, la vie. Par malheur; cette rencontre, sans que l'on sût bien pourquoi, déplaisait à sa jeune femme qui l'avait en ce moment forcé de retourner à la Volandière. Le baron Hector, à cette occasion, s'était oublié malgré les regards de Myriam qui lui rappelaient le passé, jusqu'à témoigner une vive irritation contre le capitaine Robert. Seulement il n'en avait point dit la cause, se bornant à des railleries contre ce pauvre Robert qui aimait Paris, qui aimait le monde comme s'il était fait pour lui. Ce jour-là, Myriam eut au bord des lèvres une réponse cruelle qu'elle trouva la force d'y retenir.

Son père continuait l'attaque contre les d'Avrigné par un drapeau de la nouvelle épouse. Ces paroles flatteuses trouvaient Myriam indifférente; elle n'avait vu sa cousine qu'une heure, ne lui avait point adressé la parole et ne la connaissait pas.

Mademoiselle de Léopoldine de Lescot de la Volandière avait perdu sa mère en venant au monde, et à dix ans le colonel de Lescot son père. N'ayant presque point de famille, elle avait été élevée dans un pensionnat à la mode par les soins d'un tuteur qui la visitait une fois chaque année. Cette entrevue mémorable avait lieu dans la soirée qui suivait la distribution des prix. Jamais on n'y avait vu mademoiselle de Lescot chargée de couronnes. Qui aurait pu la lui inspirer le goût de l'étude? Ses maîtresses? pourquoi s'en seraient-elles donné la peine? Qui les en aurait remerciées? La pensionnaire, toujours fort bien parée — car on mettait à sa disposition des sommes importantes, — arrivait au pailloir où l'attendait l'arrière-cousin tuteur, qui s'était bien gardé d'assister à l'annuelle cérémonie. Il se croyait quitte d'un devoir qui lui pesait quand il avait au bout de l'an examiné les comptes du régisseur de la Volandière. Le mois d'août venu, il recueillait ponctuellement au sortir de la cage le gentil oiseau qui ne devait jamais apprendre ni à chanter avec soin ni à voler avec grâce comme il couvait aux oiseaux, mais qui n'en était pas moins déjà fort glorieux. Aussitôt il conduisait Léopoldine chez sa sœur, arrière-cousine de la pensionnaire comme lui, une veuve passablement mère et de plus en plus terriblement mondaine, qui consentait à se charger de la fillette pour un mois. Les vacances se passaient dans une ville d'eau.

Ce lieu de plaisir n'était pas après tout une beaucoup plus mauvaise école que le pensionnat pendant les onze autres mois. A dix-neuf ans, n'ayant acquis que de maigres talents, mais pourvue de toutes les vanités, petit esprit et petit cœur, médiocrement jolie mais extrêmement riche, mademoiselle de Lescot qu'on ne pouvait laisser plus longtemps à la pension et que sa cousine venait de retirer chez elle, avait librement choisi entre quatorze prétendants le fils de l'amiral d'Avrigné. Elle en était aussi légitimement et aussi vivement éprise que le lui permettaient les droits du mariage et la stérilité naturelle de ses sentiments. Tout le monde avait blâmé l'amiral d'avoir donné à son fils une femme sans beauté, sans réelle éducation, assurément pas sans vertu; et c'est sur ce point-là qu'il se retranchait pour répondre aux reproches de ses amis.

— De la vertu, disaient-ils. Eh! ne ferait-il pas beau voir qu'elle n'en eût point!... mais des vertus?

— Bon! répliquait l'amiral, puisque nous en sommes aux maux, je pourrais vous dire à mon tour; mais la belle fortune! J'ai quatre fils et relativement assez peu de bien. Et puis après le maudit écart du duel avec le comte de Briey et le mauvais tour que nous a joué mon neveu Hector, Robert était-il aisément mariable? Enfin, vous verrez que notre

brune Léopoldine prendra du pouvoir sur son mari ; c'est tout ce que je veux.

M^{me} d'Avrigné était assez grande, fort maigre, très-brune, en effet, et n'avait guère d'attraits qu'une belle chevelure noire et des yeux pétillants de malice. Ce dernier charme, si c'en était un, ne plaisait pas entièrement à l'amiral. S'il se fut confié aux amis et aux parents, d'Avrigné, au lieu de disputer contre eux, l'aurait avoué. Quant au pouvoir à prendre sur son mari, la prédiction du père ne s'était que trop promptement vérifiée. Robert était devenu l'esclave de sa jeune femme, qui de mois en mois serrait la chaîne.

Une seule fois, à Saint-Hélène même, pendant la cérémonie du mariage du patriarche, il lui avait montré de l'énergie, il avait arrêté la source d'aigneur sur ses lèvres. Ce grand acte de courage était déjà bien loin, elle ne l'avait pas oublié ; elle le lui faisait payer un peu tous les jours.

De retour à la Volandière, ayant sacrifié son mari et le comte Maxence, elle avait interdit à Robert toute démarche qui pût également amener une rencontre entre lui et la jeune marquise :

— Voulez-vous aller lui demander grâce pour les dédains qu'elle vous a toujours témoignés ? lui disait-elle. Ils vous avaient pourtant mis dans une grande colère, puisqu'ils vous ont soufflé l'envie de leur votre ami... Ne me répondez pas, je sais ce que vous allez me dire... L'idée n'était pas venue de vous... Eh bien, allez donc à Saint-Hélène remercier le baron Hector de vous l'avoir donnée, de s'être moqué de vous, de votre père et de toute la famille !... Quoi ! vous n'êtes point prêt ! vous ne faites pas seller un cheval ! Vous remettez à demain !

Robert baisait le front et restait.

La jeune châtelaine de la Volandière n'était pas seulement conduite par la jalousie, ce qu'elle appelait « toute cette histoire », ou bien encore « le rouin du chevalier et de la princesse captive », lui causait une irritation sincère. Elle y reconnaissait quelque chose de haut et de touchant, de vraiment noble qui choquait sa petite morale ; elle avait pris en aversion très-réflexive ces deux êtres jeunes et beaux, et de si grand cœur. Il fallait entendre raconter le « mélodrame ! » Elle y faisait admirablement jouer à son mari les jeunes premiers bernés, les vieux comiques au marquis de Verteilles, et les tyrans à M. de Kerovenoy.

PAUL FERRAT.

(A suivre.)

APOPLEXIE

L'apoplexie est une hémorragie cérébrale, c'est-à-dire un épanchement de sang dans la substance même du cerveau, et l'attaque est d'autant plus foudroyante que le sang épanché est plus abondant. Si, au contraire, l'hémorragie est peu considérable, l'attaque est légère et la guérison possible. La quantité de sang épanché varie entre 15, 20 et 60 grammes ; elle va quelquefois jusqu'à 200 et 250 grammes. Dans ces cas, la mort est inévitable. Le sang extravasé se résout en un caillot plus ou moins volumineux, et tous les symptômes qu'on observe sur le malade sont le résultat de la pression qu'exerce ce caillot sanguin sur la substance cérébrale.

Il y a une autre maladie qui offre la plus grande ressemblance avec l'apoplexie, c'est la congestion cérébrale ou coup de sang. Les premiers symptômes de ces deux affections sont absolument les mêmes, et il est impossible de les distinguer l'une de l'autre au moment de l'attaque. Ce n'est que par la durée des accidents qui les accompagnent qu'on peut en faire la différence. Cette différence est d'ailleurs inutile pour les premiers soins à donner qui sont absolument les mêmes dans les deux cas.

Les causes de l'apoplexie sont nombreuses ; mais la plus fréquente est certainement l'hérédité. On peut dire que l'apoplexie passe des parents aux enfants comme la phthisie pulmonaire. Les hommes y sont beaucoup plus exposés que les femmes, surtout ceux qui sont gros, gras, qui ont le cou court et les épaules larges, la tête volumineuse et le visage rouge ; c'est de ceux-là qu'on dit avec raison qu'ils ont une constitution apoplectique. Une nourriture trop substantielle, l'usage des stimulants et des alcooliques, les vêtements serrés autour du cou, le sommeil trop prolongé, sont des causes prédisposantes. L'excès, les colères violentes, une constipation habituelle, la transition brusque du froid au chaud, ou réciproquement, sont des causes incontestables d'apoplexie. Elle est plus fréquente en automne que pendant les autres saisons.

L'apoplexie débute presque toujours brusquement ; ce n'est que dans quelques cas rares qu'on observe quelques signes précurseurs tels que douleur et pesanteur de tête, somnolence, vertiges, bourdonnements d'oreilles, fourmillements dans les membres, parésie de l'intelligence et obtusion des sens. Ces prodromes même sont plutôt ceux de la congestion cérébrale qui précède quelquefois l'hémorragie. Le plus souvent les malades tombent tout d'un coup comme foudroyés ; ils sont privés de connaissance, de mouvement et

de sensibilité ; leur respiration est embarrassée, et un râle plus ou moins bruyant qu'on entend au fond de la gorge, semble indiquer à chaque instant que la mort va avoir lieu par asphyxie. Ce sont les cas les plus graves, ceux d'apoplexie dite foudroyante. La mort arrive en effet en quelques heures et rien ne peut empêcher cette terminaison fatale.

Heureusement que les choses ne se passent pas toujours d'une façon aussi tragique. Lorsque l'hémorragie cérébrale est peu abondante, les malades sont frappés brusquement, il est vrai ; ils perdent l'intelligence, les mouvements et la sensibilité ; mais la respiration est calme, et au bout de quelques instants on s'aperçoit que la paralysie n'occupe que la langue et un seul côté du corps. Pour les gens du monde, la paralysie est le symptôme le plus évident, le plus frappant, celui qui attire presque uniquement l'attention, au point qu'on dit vulgairement d'un apoplectique qu'il a été frappé d'une attaque de paralysie. La paralysie n'est qu'un symptôme de l'hémorragie cérébrale ; mais ce symptôme vaut à lui seul tous les autres, et c'est sur celui-là qu'il faut plus particulièrement porter son attention. On soulève alternativement les deux bras du malade et on les laisse tomber d'eux-mêmes ; si l'un des deux est paralysé, il tombe comme une masse lourde et inerte, tandis que celui qui ne l'est pas offre une certaine résistance à la chute qui est retardée par la contraction instinctive des muscles.

Pour reconnaître si la sensibilité est détruite, on pince les bras du malade, ou bien, avec une épingle, on pique assez fortement la peau. Quoiqu'il le patient ne puisse pas parler, s'il éprouve de la douleur, il fait un mouvement brusque qui ne laisse aucun doute ; si au contraire, il n'y a plus de sensibilité, on peut traverser de part en part un pli de la peau sans provoquer le moindre mouvement.

Les symptômes que je viens d'indiquer présentent un degré d'intensité variable, selon que la quantité de sang épanché dans le cerveau est faible, moyenne ou abondante. La marche de la maladie et les chances de guérison dépendent également des mêmes circonstances. S'il y a peu de sang épanché, la guérison ou du moins une grande amélioration est probable ; si l'hémorragie a été abondante, la mort est inévitable.

Traitement. — Lorsqu'une personne se trouve subitement frappée d'une attaque d'apoplexie, il faut, en attendant l'arrivée du médecin, la placer d'abord dans une position horizontale et la débarrasser promptement de tous les vêtements qui peuvent gêner le cou et la poitrine. On relève la tête autant que possible sur un oreiller de crin ou de paille d'avoine. On se procure au plus vite des sinapismes qu'on moule légèrement dans l'eau froide et qu'on applique, au nombre de dix à douze sur les membres inférieurs ; on les laisse pendant dix minutes sur les mêmes points, puis on les change de place et on les laisse encore pendant un quart d'heure. A défaut de sinapismes, on pourrait se servir de bon vinaigre ou même d'eau très-chaude dans laquelle on tremperait des compresses pour les appliquer sur les jambes. Je me souviens de m'être servi un jour, pour agir plus promptement et faute de mieux, de bouillon du pot-au-feu qui était en ébullition. En pareil cas, il faut prendre des précautions pour obtenir la rubéfaction de la peau sans provoquer de profondes brûlures.

En même temps qu'on cherche par ces applications sur les jambes à attirer le sang vers les membres inférieurs, on place sur la tête du malade de la glace pilée dans un linge, ou, faute de glace, des compresses imbibées d'eau très-froide et qu'on renouvelle à chaque instant. Comme boisson, si le malade peut avaler, on donne simplement de l'eau sucrée additionnée de quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger. Enfin, on administre un remède avec 20 grammes de feuilles de séne qu'on fait infuser dans un quart de litre d'eau.

DOCTEUR ISARD.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

- Potage gras persimone.
- Truite sauce vénitienne.
- Cafles en caisse.
- Lievre à la broche.
- Salade de céleri.
- Aubergines farcies.
- Gâteau moka.

DESSERT : Prunes Drap-d'Or — Poires William.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Beaucoup de femmes, en faisant usage de la ceinture Bains de mer de la maison de Plumet, se sont persuadé que ce gracieux modèle était appelé à rendre de plus grands services encore que ceux pour lesquels il a été créé. En effet, cette ceinture est établie de telle façon qu'elle peut fort

bien tenir lieu de corset ordinaire. Les personnes surtout qui sont habituées au corset-cage apprécieront la ceinture Bains de mer établie sur les mêmes bases.

Nous ferons remarquer à nos lectrices que les corsets très-soignés de la maison de Plumet, tels que le corset Sultane, le corset-cage, la ceinture Bains de mer, sont tous faits avec de vraies laines. C'est une garantie en faveur de leur durée et de leur perfection ; il est facilement pour 7 et 8 francs de laines de première qualité dans un seul de ces corsets. Il en résulte qu'un corset ordinaire, vendu au marché comme cela arrive dans les maisons de nouveautés, ne peut offrir des avantages aussi sérieux. On comprend aisément que celui-ci doit se déformer, tandis que les autres conservent leur bonne coupe jusqu'à la fin de l'étoffe.

La maison Bourgoigne, en Belgique, a bien compris les avantages que sa clientèle pouvait trouver à se servir de la ceinture Bains de mer, et c'est pourquoi elle en a voulu tenir un dépôt dans deux villes : à Ostende, rue Longue, 41, et à Bruxelles, rue du Marché-aux-Herbes, 108. La même raison a déterminé M^{me} Maigret à tenir la gentille ceinture Bains de mer dans ses différentes maisons du Havre (chaussée d'Ingonville) et de Trouville (rue de la Mer). Le prix est de 25 francs dans chaque dépôt comme à Paris (33, rue Vivienne).

La Ville de Lyon est sans contredit la première maison du genre pour faire passer l'art coquet dans la passenterie et la mercerie. Aussi a-t-elle élevé sa spécialité au degré le plus élevé.

Son voile Cita, en gaze de Lahore, bordé d'effilés Billiput, ne nous sort-il pas de la banalité des voiles ou longs, ou carrés, ou arrondis, que l'on a toujours vu depuis que le monde est monde. Le voile Cita, en forme de losange allongé, se none sous le chignon. Il est aussi gracieux qu'original avec son air de demi-mystère.

Les plissés neige en crêpe lisse ou en mousseline brodé couleur, les écharpes égyptiennes en gaze chemilée couleur, les mantilles andalouses en blonde espagnole brodée au cordonnet, les galons, bouclettes et effilés clair de lune, toutes ces créations de la Ville de Lyon sont universellement adoptées.

Mais où s'accuse encore et surtout sa supériorité, c'est dans la coupe artistique et la solidité du gant Josephine. On ne saurait manier plus adroitement le cheveau pour lui faire dessiner sans effort une mince main aux doigts effilés. Dans tous les accessoires de toilette dont elle s'occupe, la Ville de Lyon (6, chaussée d'Antin) est toujours sûre de tenir le premier rang.

La maison Bardé sœurs, couturières, 34, rue de Penthièvre, à Paris, recommandée par la Revue de la Mode, envoie franco échantillons d'étoffes pour robes, costumes, confections, à des prix modérés. Jolis modèles. Nouveautés pour l'automne. Maison de confiance. — Envoyer corsage et longueur de jupe.

Nous recommandons à nos lectrices la Pâte épilatoire Dusser, qui ne renferme aucun agent chimique ni aucun caustique. Elle est, en cela, bien supérieure à tous les épilatoires sans exception, poudres, crèmes, pâtes, etc., qui agissent chimiquement et peuvent, par conséquent, attaquer une peau délicate. Elle enlève la racine même du duvet et en détermine presque à coup sûr la disparition définitive. — 10 francs en un mandat. M^{me} Dusser, 1, r. J. J. Rousseau.

Le numéro du Journal de Musique qui a paru le 8 septembre contient avec le texte la musique suivante :

Recueillement, prélude pour orgue, musique de J.-G. Penavare.

Les-Adans, suite de valse, musique de Joanni Perronnet.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

L'exercice après dîner est fort salutaire et même nécessaire.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.